

à rendre ce malheureux homme victime d'un si terrible scandale ?

— Comment ! quel intérêt ? Monseigneur. Mais celui de démasquer un infâme hypocrite, de le faire chasser d'une ville qu'il opprimait, de le couvrir enfin de mépris et de honte... « Je crois à votre passion, lui ai-je dit, et peut-être la partagerai-je si vous vous masquez en cavalier Pandour pour venir avec moi au bal du Rialto, mon cher cardinal ; c'est de ma part un caprice bizarre, insensé, soit, mais c'est ma condition ; et d'ailleurs, qui vous reconnaîtra sous le masque ? » Cet horrible prêtre avait la tête tournée ; il a accepté, je l'ai perdu...

— Et moi... vous ne me perdrez pas ainsi que le cardinal-légat, Madame ! s'écria l'archiduc en se levant et faisant un suprême effort pour rompre le charme dont il sentait déjà l'irrésistible puissance. Je vois le piège... j'ai des ennemis... vous voulez, par vos séductions perfides, m'entraîner à quelque démarche dangereuse, et ensuite me livrer aussi au mépris et aux risées que mériterait ma faiblesse... Mais, Dieu soit béni ! il m'ouvre les yeux à temps... Je le reconnais avec horreur, cette fascination diabolique, qui m'ôtait l'usage de ma raison... n'était pas même de l'amour... non, je cédais à la passion la plus grossière, la plus ignoble qui puisse ravaler l'homme au niveau de la brute, à cette passion que, pour ma honte et pour la vôtre, je veux nommer tout haut, à LA LUXURE ! Madame !!!

Madeleine haussa les épaules, se mit à rire d'un air moqueur, se leva, alla droit au prince qui, dans son agitation, s'était reculé jusqu'à la cheminée, le prit délicatement par la main, et le ramena s'asseoir auprès d'elle, sans qu'il eût eu la force de s'opposer à cette douce violence.

— Faites-moi la grâce de m'écouter, Monseigneur, dit Madeleine, je n'ai plus que quelques mots à vous dire... et ensuite, de votre vie vous ne reverrez la marquise de Miranda.

XVI

Lorsque Madeleine eut fait rasseoir l'archiduc auprès d'elle, elle lui dit :

— Écoutez, Monseigneur... je serai franche... tellement franche... que je vous défie... de ne pas me croire... Je suis venue ici dans l'espoir... de vous tourner la tête...

— Ainsi, s'écria le prince stupéfait, ainsi, vous l'avouez !

— Parfaitement... Ce but atteint... je voulais user de mon empire sur vous... pour obtenir, je vous l'ai dit, Monseigneur, au commencement de cet entretien, deux choses regardées... l'une comme presque impossible... l'autre comme tout à fait impossible...

— Vous avez raison, Madame, de me défier de ne pas vous croire, répondit le prince avec un sourire contraint, je vous crois.

— Les deux actions que je voulais obtenir de vous étaient grandes, nobles, généreuses ; elles vous auraient fait chérir et respecter... Il y a loin de là, je pense, à vouloir abuser de mon empire pour vous pousser au mal ou à l'indignité... ainsi que vous le supposez.

— Mais enfin, Madame, de quoi s'agit-il ?

— D'abord un acte de clémence ou plutôt de justice... qui vous rallierait une foule de cœurs en Lombardie... la grâce pleine et entière du colonel Perneti.

Le prince bondit sur son fauteuil et s'écria :

— Jamais !.. Madame !.. jamais.

— La grâce pleine et entière du colonel Perneti, l'un des hommes les plus vénérés de toute l'Italie, poursuivit Madeleine... sans tenir compte de l'interruption du prince. La

juste fierté de cet homme de cœur l'empêchera toujours de solliciter de vous le moindre adoucissement à ses malheurs, mais venez généreusement au-devant de lui, et sa reconnaissance vous assurera de son dévouement.

— Je vous répète, Madame, que de hautes raisons d'État s'opposent à ce que vous demandez... C'est impossible... tout à fait impossible.

— Bien entendu... j'ai commencé moi-même par vous le dire... Monseigneur. Quant à l'autre chose, plus impossible encore sans doute, il s'agit tout simplement de votre consentement au mariage d'un jeune homme que vous avez élevé...

— Moi! s'écria l'archiduc, comme s'il en croyait à peine ses oreilles, moi... consentir au mariage du comte Frantz?

— Je ne sais pas s'il est comte; ce que je sais c'est qu'il s'appelle Frantz, ainsi que me l'a dit ce matin... mademoiselle Antonine Hubert, ange de douceur et de beauté que j'ai aimée toute petite, et pour qui je ressens à la fois la tendresse d'une sœur et d'une mère.

— Madame, dans trois heures d'ici, le comte Frantz aura quitté Paris... voilà ma réponse.

— Mon Dieu, Monseigneur... c'est à merveille... tout ceci est impossible, absolument impossible... encore une fois, c'est convenu...

— Alors, Madame, pourquoi me le demander?

— Eh mais!.. Monseigneur... afin de l'obtenir...

— Comment! malgré tout ce que je viens de vous dire... vous espérez encore?

— J'ai cette prétention-là, Monseigneur.

— Une pareille confiance...

— Est bien modeste... car je ne compte pas sur ma présence...

— Et sur quoi donc comptez-vous, Madame?

— Sur mon absence... Monseigneur, dit Madeleine en se levant.

— Sur votre absence?..

— Sur mon souvenir, si vous le préférez.

— Vous partez! dit vivement le prince sans pouvoir cacher son dépit et son regret, vous partez... déjà?

— C'est mon seul et dernier moyen de vous amener à composition...

— Mais enfin, Madame...

— Tenez, Monseigneur, voulez-vous que je vous dise ce qu'il va arriver?

— Voyons, Madame...

— Je vais vous quitter... Vous serez tout d'abord soulagé d'un grand poids; ma présence ne vous obsèdera plus de toutes sortes de tentations qui ont leur angoisse et leur charme; vous me chasserez... tout à fait de votre pensée... Malheureusement, peu à peu et malgré vous.... je reviendrai l'occuper; ma figure mystérieuse, voilée, vous suivra partout; vous ressentirez bien davantage encore ce qu'il y a de peu platonique dans votre penchant vers moi, et ces sentiments n'en seront que plus irritants, plus obstinés... Aussi demain, après-demain peut-être, réfléchissant qu'après tout je ne vous demandais que des actions nobles, généreuses, vous regretterez amèrement mon départ; vous me rappellerez, mais il sera trop tard, Monseigneur.

— Trop tard?

— Trop tard... pour vous, pas pour moi. Je me suis mis dans la tête que le colonel Perneti aurait sa grâce et que M. Frantz épouserait Antonine. Vous comprenez, Monseigneur, qu'il faudra bien que cela soit...

— Malgré moi?

— Malgré vous.

— C'est un peu fort...

— C'est ainsi... Car, voyons, Monseigneur, pour ne vous parler que de faits que vous n'ignorez pas : quand on a su amener le cardinal-légat que vous connaissez à courir la mascarade en cavalier Pandour, quand on a su faire éclore un grand poète sous la chaleur d'un regard, quand on a su rendre amoureux (dans l'expression toute... terrestre du mot, je l'avoue humblement), un homme comme vous, Monseigneur... il est évident que l'on peut autre chose... Vous forcez, n'est-ce pas, ce pauvre M. Frantz à partir de Paris?... mais la route est longue, et avant qu'il soit hors de France, j'ai deux jours devant moi... Quelque peu de retard dans la grâce du colonel Perneti ne sera rien pour lui... et, après tout, sa grâce ne dépend pas que de vous seul, Monseigneur; vous ne pouvez pas vous imaginer où peut atteindre le ricochet des influences, et grâce à Dieu, ici, en France, j'ai tout moyen et

toute liberté d'agir... C'est donc la guerre que vous voulez, Monseigneur; va pour la guerre. Je pars, et je vous laisse déjà blessé... c'est-à-dire amoureux. Eh! mon Dieu! (quoique je puisse à bon droit m'enorgueillir de ce succès) ce n'est pas par vanité que j'insiste sur l'impression subite que j'ai faite sur vous; car, en vérité, je n'ai pas mis la moindre coquetterie en tout ceci; presque toujours j'ai eu mon voile baissé, et je suis habillée en véritable grand'mère... Allons, adieu, Monseigneur; me ferez-vous du moins la grâce de m'accompagner jusqu'à la porte de votre premier salon?.. La guerre n'empêche pas la courtoisie...

L'archiduc était dans un trouble inexprimable; il sentait que Madeleine disait vrai; car déjà, à la seule pensée de la voir s'éloigner pour toujours peut-être, il éprouvait un véritable chagrin; puis, réfléchissant que si le charme, l'attrait singulier et presque irrésistible de cette femme agissait puissamment sur lui, qui, pour tant de raisons, avait dû se croire sauvé d'une telle influence, bien d'autres que lui pourraient céder à cet empire, alors il ressentait une sorte de jalousie vague, mais amère et courroucée, et cependant il ne pouvait se résoudre à accorder la grâce qu'on lui demandait, et à consentir au mariage de Frantz; néanmoins, comme tous les incédis, il essaya de gagner du temps, et dit à la marquise, avec émotion :

— Puisque je ne dois plus vous revoir, prolongez du moins quelque peu cette visite.

— A quoi bon, Monseigneur?

— Peu vous importe, si cela me rend heureux.

— Cela ne vous rendra nullement heureux, Monseigneur, car vous n'avez ni la force de me laisser partir, ni la force de m'accorder ce que je vous demande.

— C'est vrai, répondit le prince en soupirant, les deux choses me semblent aussi impossibles l'une que l'autre.

— Ah!... comme demain, comme tout à l'heure, après mon départ, vous vous repentirez!

Le prince, en suite d'un assez long silence, reprit avec effort et de sa voix la plus insinuante :

— Tenez... ma chère marquise... supposons, ce qui n'est pas supposable... que peut-être un jour... je songe... à vous accorder la grâce de Perneti...

— Une supposition?... que peut-être un jour... vous songerez?... Combien tout cela est vague et nébuleux, Monseigneur!... Dites donc tout uniment : Admettez que je vous accorde la grâce du colonel Perneti...

— Eh bien!... soit, admettez cela...

— Bon... vous m'accordez cette grâce, Monseigneur, et vous consentez au mariage de Frantz?... Il me faut tout ou rien...

— Quant à cela... jamais... jamais...

— Ne dites donc pas jamais, Monseigneur... Est-ce que vous en savez quelque chose?...

— Après tout, une supposition n'engage à rien... Enfin, admettons que je fasse tout ce que vous désirez... je serai du moins certain de ma récompense...

— Vous me le demandez, Monseigneur? Est-ce que toute généreuse action ne porte pas en elle sa récompense?

— D'accord... Mais il en est une... à mes yeux... la plus précieuse de toutes... et celle-là, vous pouvez seule... la donner...

— Oh!... pas de conditions, Monseigneur.

— Comment?

— Voyons, franchement, Monseigneur, est-ce que je puis m'engager à quelque chose? Est-ce que tout ne dépend pas, non de moi, mais de vous? Plaisez-moi... cela vous regarde.

— Oh! quelle femme vous êtes! dit le prince avec dépit. Mais enfin... vous plairai-je? Croyez-vous que je vous plaise?

— Ma foi! Monseigneur, je n'en sais rien... Vous n'avez jusqu'ici rien fait pour cela... sinon de m'accueillir assez rudement, soit dit sans reproche.

— Mon Dieu! j'ai eu tort, pardonnez-moi; si vous saviez aussi l'inquiétude... je dirais presque la crainte que vous m'inspirez, chère marquise!

— Allons, je vous pardonne... le passé, Monseigneur, et vous promets de mettre la meilleure volonté du monde à me laisser séduire... et, comme je suis très-franche... j'ajouterai même qu'il me semble que j'aimerais assez à ce que vous réussissiez.

— Vraiment! s'écria le prince enivré.

— Oui... vous êtes à demi souverain... vous le serez peut-être un jour... et il peut y avoir toutes sortes de belles et bonnes choses à vous faire faire un jour de par l'empire de

cette ardente passion que vous avez flétrie tout à l'heure en vrai capucin, passez-moi le terme... Allez... Monseigneur, si le bon Dieu l'a mise chez toutes ses créatures, cette passion, il a su ce qu'il faisait... C'est une force immense, car, dans l'espoir de la satisfaire, ceux qui l'éprouvent sont capables de tout, même des actions les plus généreuses... n'est-ce pas, Monseigneur?

— Ainsi... ajouta le prince dans un ravissement croissant, je puis espérer...

— Espérez tout à votre aise, Monseigneur, mais voilà tout... je ne m'engage à rien, ma foi ! Brûlez, brûlez... fasse que ma neige se fonde à votre flamme.

— Mais enfin, supposez que je vous aie accordé tout ce que vous me demandez, qu'éprouveriez-vous pour moi ?

— Peut-être cette première preuve de dévouement à mes desirs me causerait-elle une vive impression... mais je ne puis l'affirmer ; ma divination ne va pas jusque-là, Monseigneur.

— Ah ! vous êtes impitoyable ! s'écria le prince avec un dépit douloureux, vous ne savez qu'exiger.

— Vaut-il mieux vous faire de fausses promesses, Monseigneur ? Cela ne serait digne, ni de vous, ni de moi ; et puis enfin, voyons, parlons en gens de cœur. Encore une fois, qu'est-ce que je vous demande ? de vous montrer juste et clémente pour le plus honorable des hommes ; paternel pour l'orphelin que vous avez élevé. Si vous saviez, ces pauvres enfants, comme ils s'aiment ! Quelle naïveté ! quelle tendresse ! quel désespoir ! Ce matin, en me parlant de la ruine de ses espérances, Antonine m'a émue jusqu'aux larmes.

— Frantz est d'une naissance illustre, j'ai d'autres projets et d'autres vues sur lui, reprit impatientement le prince, il ne peut pas se mésallier à ce point.

— Le mot est joli... Et qui suis-je donc, moi, Monseigneur ? Magdalena Pères, fille d'un honnête négociant du Mexique ruiné par des banqueroutes, et marquise de hasard.. Vous m'aimez pourtant sans crainte de mésalliance ?

— Eh ! Madame... moi... moi...

— Vous... vous... c'est autre chose, n'est-ce pas ? comme dit la comédie.

— Du moins, je suis libre de mes actions.

— Et pourquoi donc Frantz ne serait-il pas libre des

siennes, lorsque ses vœux se bornent à une vie modeste et honorable, embellie par un pur et noble amour?... Allez, Monseigneur... si vous étiez, comme vous le dites, épris de moi... comme vous compatiriez tendrement au désespoir d'amour de ces deux pauvres enfants qui s'adorent avec l'innocence et l'ardeur de leur âge ! Si la passion ne vous rend pas meilleur, plus généreux, cette passion n'est pas vraie... et si je dois jamais la partager... il faut que je commence par y croire ; ce que je ne puis, en voyant votre impitoyable dureté pour Frantz.

— Eh ! mon Dieu, si je l'aimais moins, je ne serais pas impitoyable.

— Singulière façon d'aimer les gens !

— Ne vous ai-je pas dit que je pensais pour lui à de hautes destinées ?

— Et je vous dis, Monseigneur, que les hautes destinées que vous lui réservez lui seront odieuses... il est né pour une vie heureuse, modeste et douce ; ses goûts simples, la timidité de son caractère, ses qualités même, l'éloignent de tout ce qui est honneurs et splendeur, est-ce vrai ?

— Mais alors, dit le prince très-surpris, mais vous le connaissez donc ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Comment savez-vous ?...

— Est-ce que cette chère Antonine ne m'a pas fait toutes ses confidences ? est-ce que, d'après la manière d'aimer des gens, on ne devine pas leur caractère ? En un mot, Monseigneur, le caractère de Frantz est-il tel que je le dis, oui ou non ?

— Il est vrai... tel est son caractère.

— Et vous auriez la cruauté de lui imposer une existence qui lui serait insupportable, tandis qu'il trouve là... sous sa main... le bonheur de sa vie ?

— Mais sachez donc que j'aime Frantz comme mon propre fils... et jamais je ne consentirai à me séparer de lui !

— Beau plaisir pour vous d'avoir sans cesse sous les yeux la figure navrée d'une pauvre créature dont vous aurez causé l'éternel malheur ! D'ailleurs Antonine est orpheline ; rien ne l'empêche d'accompagner Frantz : au lieu d'un enfant, vous en auriez deux. Combien alors la vue de ce bonheur toujours

souriant et doux vous reposerait délicieusement de vos grandeurs, des adulations d'un entourage menteur et intéressé; avec quelle joie vous iriez vous rafraichir le cœur et l'âme auprès de ces deux enfants qui vous chériraient de tout le bonheur qu'ils vous devraient!

— Tenez... laissez-moi... s'écria le prince de plus en plus ému. Je ne sais quelle inconcevable puissance ont vos paroles, mais je sens chanceler mes résolutions les plus arrêtées, je sens faiblir les idées de toute ma vie...

— Plaignez-vous donc de cela, Monseigneur. Tenez... entre nous... sans médire des princes... souvent ils font bien, je crois, de renoncer aux idées de toute leur vie, car, Dieu sait... ce que c'est que ces idées-là... Voyons, croyez-moi, cédez à l'impression qui vous domine... elle est bonne et généreuse...

— Eh! mon Dieu... sais-je seulement, à cette heure, distinguer le bien du mal?

— Interrogez pour cela, Monseigneur, la figure de ceux dont vous aurez assuré le bonheur; quand vous direz à l'un: Allez, pauvre exilé, allez revoir la patrie que vous pleurez... vos frères vous tendent leurs bras; et à l'autre: Mon enfant bien-aimé... sois heureux, épouse Antonine... Alors, regardez-les bien l'un et l'autre, Monseigneur... et si des larmes viennent mouiller leurs yeux... comme en ce moment elles mouillent les vôtres et les miens... soyez tranquille, Monseigneur... c'est le bien que vous aurez fait... et à ce bien... pour vous encourager... car votre émotion me touche... je vous promets d'accompagner Antonine en Allemagne...

— Il serait vrai! s'écria le prince éperdu, vous me le promettez?

— Il faut bien, Monseigneur, reprit Madeleine en souriant, vous donner le temps de me séduire...

— Eh bien!... quoi qu'il arrive... quoi que vous fassiez... car vous vous plaisez peut-être à vous jouer de moi, reprit le prince en se jetant aux genoux de Madeleine, je vous donne ma parole royale que je pardonne à l'exilé... que je...

L'archiduc fut brusquement interrompu par un bruit assez violent qui se fit tout à coup derrière la porte du salon, bruit que dominaient plusieurs voix paraissant échanger des paroles très-vives, entre autres celles-ci:

— Je vous dis, Monsieur, que vous n'entrerez pas.

L'archiduc se releva soudain, devint pâle de dépit et de colère, et dit à Madeleine, qui écoutait aussi avec surprise:

— Je vous en conjure... entrez dans la pièce voisine, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... Dans un instant, je vous rejoins.

A cet instant, un coup assez violent retentissait derrière la porte; le prince ajouta, en allant ouvrir à Madeleine la pièce voisine:

— Entrez là, de grâce...

Puis refermant la porte, et voulant, dans sa colère, savoir la cause de ce bruit insolent et inaccoutumé, il sortit soudain du salon et vit M. Pascal, que deux aides de camp, très-émus, tâchaient de contenir.

XVII

A la vue de l'archiduc, les aides de camp s'écartèrent respectueusement, et M. Pascal, qui semblait hors de lui-même, s'écria:

— Mordieu! Monseigneur, on accueille singulièrement les gens ici...

Le prince, se souvenant alors seulement du rendez-vous qu'il avait donné à M. Pascal, et craignant pour sa propre dignité quelque nouvelle incartade de ce brutal personnage, lui dit, en lui faisant signe de le suivre:

— Venez, Monsieur, venez.

Et, aux yeux des aides de camp silencieux, la porte se ferma sur le prince et sur le financier.

— Maintenant, Monsieur, reprit l'archiduc blême de colère

et se contenant à peine, me direz-vous la cause d'un pareil scandale ?

— Comment ! Monseigneur, vous me donnez audience pour trois heures... je suis ponctuel ; un quart d'heure se passe... personne ; une demi-heure, personne ; ma foi ! je perds patience, et je prie un de vos officiers de venir vous rappeler que je vous attends. On me répond que vous êtes en audience. Je me remets à ronger mon frein... mais enfin, au bout d'une autre demi-heure, je déclare formellement à vos messieurs que, s'ils ne veulent pas venir vous avertir, je suis décidé à y aller moi-même.

— Ceci, Monsieur... est d'une audace !

— Comment ! d'une audace ! Ah ça ! Monseigneur, est-ce moi qui ai besoin de vous, ou vous qui avez besoin de moi ?

— Monsieur Pascal !..

— Est-ce moi qui suis venu à vous, Monseigneur ? Est-ce moi qui vous ai demandé un service d'argent ?

— Mais, Monsieur...

— Mais, Monseigneur, lorsque je consens à me déranger de mes affaires pour venir attendre dans votre antichambre, ce que je ne fais pour personne... il me semble que vous ne devez pas me laisser donner au diable pendant une heure, et justement à l'heure la plus intéressante de la Bourse, que j'aurai manquée aujourd'hui, grâce à vous, Monseigneur ; désagrément qui ne m'empêchera pas de trouver fort étrange que vos aides de camp me repoussent, lorsque, sur le refus de m'annoncer, je prends le parti de m'annoncer moi-même...

— La discrétion... les plus simples convenances vous commandaient d'attendre... la fin de l'audience que je donnais, Monsieur...

— C'est possible, Monseigneur, mais malheureusement ma juste impatience m'a commandé tout le contraire de la *discrétion*, et franchement je croyais mériter un autre accueil en venant vous parler d'un service que vous m'aviez supplié de vous rendre.

Dans le premier moment de son dépit, de sa colère, encore exaltés par les grossièretés de M. Pascal, le prince avait oublié que la marquise de Miranda pouvait tout entendre de la pièce voisine où elle se trouvait ; aussi, écrasé de honte et sentant alors le besoin d'apaiser la rude et fâcheuse humeur du per-

sonnage, qui ne s'était déjà que trop manifestée, le prince, se contraignant de toutes ses forces pour paraître calme, tâcha d'emmener M. Pascal, tout en causant avec lui, du côté de l'embrasure d'une des fenêtres, afin d'empêcher Madeleine d'entendre la suite de cet entretien.

— Vous savez, monsieur Pascal, reprit-il, que j'ai toujours été... très-tolérant pour les brusqueries de votre caractère... Il en sera cette fois encore ainsi.

— Vous êtes, en vérité, trop bon, Monseigneur, répondit M. Pascal avec ironie, mais c'est que, voyez-vous, chacun a souvent ses petites contrariétés... et, en ce moment, j'en ai de grandes... ce qui fait que je ne possède pas tout à fait la mansuétude d'un agneau.

— Cette excuse... ou plutôt cette explication me suffit et m'explique tout, monsieur Pascal, répondit le prince, dominé par le besoin qu'il avait des services du financier. La contrariété, je le sais, aigrit souvent les caractères les plus faciles ; ne parlons donc plus du passé... Vous m'avez demandé d'avancer de deux jours le rendez-vous que nous avions pris pour terminer notre affaire... j'espère que vous m'apportez une réponse satisfaisante.

— Je vous apporte un Oui bien complet, Monseigneur, répondit notre homme en s'adouissant, et il tira un portefeuille de sa poche ; de plus, pour corroborer ce oui, voici un bon sur la banque de France, pour toucher le dixième de la somme, et cet engagement de moi pour le restant de l'emprunt.

— Ah ! mon cher monsieur Pascal ! s'écria le prince radieux, vous êtes un homme... un homme d'or.

— *Un homme d'or !* C'est le mot, Monseigneur ; voilà, sans doute, la cause de votre penchant pour moi...

Le prince ne releva pas ce sarcasme ; tout heureux de cette journée qui semblait combler ses vœux les plus divers, et très-impatient de congédier le financier afin d'aller retrouver Madeleine, il reprit :

— Puisque tout est convenu, mon cher monsieur Pascal, échangeons seulement nos signatures... et, demain matin ou après... à votre heure, nous nous entendrons pour régulariser complètement l'affaire.

— Je comprends, Monseigneur : une fois l'argent et la si-

gnature en poche, le plus vif besoin de votre cœur est de vous débarrasser au plus tôt de votre très-humble serviteur Pascal ! Et demain, vous l'adresserez à quelque subalterne chargé de vos pouvoirs et de régulariser l'affaire.

— Monsieur !

— Bon ! Monseigneur, est-ce que ce n'est pas la marche naturelle des choses ? Avant le prêt on est un bon génie... *un demi ou un trois quarts de Dieu*... une fois l'argent prêté, on est un juif, un arabe... Je connais ceci, c'est le revers de la médaille ; ne vous hâtez donc pas tant, Monseigneur, de retourner ladite médaille.

— Enfin, Monsieur, expliquez-vous ?

— Tout de suite, Monseigneur, car je suis pressé... L'argent est là, ma signature est là, ajouta-t-il en frappant sur le portefeuille, l'affaire est conclue à une condition...

— Encore des conditions ?..

— Chacun, Monseigneur, fait ses petites affaires comme il l'entend. Ma condition d'ailleurs est bien simple.

— Voyons, Monsieur, terminons...

— Hier, je vous ai fait remarquer dans le jardin, où il se promenait, un beau jeune homme blond... qui demeure ici... m'avez-vous dit ?

— Sans doute... c'est le comte Frantz, mon filleul.

— On ne peut certes voir un plus joli garçon, je vous l'ai dit... Or donc, étant le parrain de ce joli garçon, vous devez avoir, n'est-ce pas, quelque influence sur lui ?

— Où voulez-vous en venir, Monsieur ?

— Monseigneur, dans l'intérêt de votre cher filleul, je vous dirai en confidence que je crois l'air de Paris... mauvais pour lui.

— Comment ?

— Oui, et vous feriez sagement de la renvoyer en Allemagne ; sa santé y gagnerait beaucoup, Monseigneur... beaucoup, beaucoup.

— Est-ce une plaisanterie, Monsieur ?

— Cela est si sérieux, Monseigneur, que l'unique condition que je mette à la conclusion de notre affaire est celle-ci : Vous ferez partir votre filleul pour l'Allemagne dans les vingt-quatre heures au plus tard.

— En vérité, Monsieur... je ne puis revenir de ma surprise.

Quel intérêt avez-vous au départ de Frantz?... C'est inexplicable.

— Je vais m'expliquer, Monseigneur, et, pour vous faire bien comprendre l'intérêt que j'ai à ce départ, il faut que je vous fasse une confidence ; cela me permettra de mieux préciser encore ce que j'attends de vous. Or donc, Monseigneur, tel que vous me voyez, je suis amoureux fou... Eh ! mon Dieu ! oui... amoureux fou... cela vous paraît drôle... et à moi aussi... mais enfin cela est... Je suis donc amoureux fou d'une jeune fille appelée mademoiselle Antonine Hubert, votre voisine...

— Vous... Monsieur?... s'écria le prince abasourdi, vous ?..

— Certainement, moi ! moi, Pascal ! et pourquoi donc pas, Monseigneur ? *L'amour est de tout âge*, dit la chanson. Seulement, comme il est aussi de l'âge de votre filleul, M. Frantz, il s'est mis le plus innocemment du monde à aimer mademoiselle Antonine... celle-ci, non moins innocemment, a payé de retour ce joli garçon ; ce qui me place, vous le voyez, dans une position fort désobligeante ; heureusement, de cette position vous pouvez parfaitement m'aider à sortir, Monseigneur.

— Moi ?

— Oui, Monseigneur ; voici comme : faites partir M. Frantz à l'instant, garantisiez-moi, et c'est facile, qu'il ne remettra pas les pieds en France avant plusieurs années ; le reste me regarde...

— Mais vous n'y songez pas, Monsieur... Si cette jeune personne aime Frantz...

— Le reste me regarde, vous dis-je, Monseigneur ; le président Hubert n'a pas deux jours à vivre, mes batteries sont prêtes ; la petite sera forcée d'aller vivre avec une vieille parente horriblement avaricieuse et cupide ; une centaine de mille francs me répondront de cette mégère, et une fois qu'elle tiendra la petite entre ses griffes, je jure Dieu qu'il faudra bien qu'Antonine devienne bon gré mal gré *madame Pascal*, et encore il n'y aura pas besoin de la violenter. Allez, Monseigneur, toutes les amourettes de quinze ans ne tiennent pas contre l'envie de devenir, je ne dirai pas *madame l'archiduchesse*, mais *madame l'archimillionnaire*. Maintenant, Monseigneur, vous le voyez, j'ai franchement joué cartes sur table : n'ayant aucun intérêt à agir autrement, il doit vous importer peu ou

point que votre filleul épouse une petite fille qui n'a pas le sou. La condition que je vous pose est des plus faciles à remplir... Encore une fois, est-ce oui? est-ce non?

Le prince était atterré, bien moins des projets de M. Pascal et de son odieux cynisme, que de la cruelle alternative où le plaçait la condition imposée par le financier.

Ordonner le départ de Frantz et s'opposer à son mariage avec Antonine, c'était perdre Madeleine; refuser la condition posée par M. Pascal, c'était renoncer à un emprunt qui lui permettait d'accomplir des projets d'ambitieux agrandissements.

Au milieu de cette lutte de deux passions violentes, le prince, en vrai prince qu'il était, se souvint qu'il avait seulement engagé sa parole à Madeleine pour la grâce de l'exilé... le tumulte causé par l'emportement de M. Pascal ayant interrompu le prince au moment où il allait aussi jurer à Madeleine de consentir au mariage de Frantz.

Malgré la facilité que lui laissait cette échappatoire, l'archiduc sentit surtout à ce moment combien était déjà puissante sur lui l'influence de la marquise, car, la veille, le matin même, il n'eût pas hésité un instant à sacrifier Frantz à son ambition.

L'hésitation et la perplexité du prince frappaient M. Pascal d'une surprise croissante; il n'avait pas cru que sa demande au sujet de Frantz pût faire seulement question; néanmoins, pour peser sur la détermination du prince en lui remettant sous les yeux les conséquences de son refus, il rompit le premier le silence et dit :

— En vérité, Monseigneur, votre hésitation n'est pas concevable! Comment! par condescendance, par faiblesse pour une amourette d'écolier, vous renoncerez à la certitude d'acquiescer une couronne? Car, après tout, le duché dont on vous offre la cession est souverain et indépendant... Cette cession, mon emprunt seul peut vous mettre à même de l'accepter... ce qui, soit dit en passant, n'est pas peu flatteur pour le bonhomme Pascal... Car enfin... de par l'empire... de son petit boursicot, il peut faire ou ne pas faire des souverains; il peut ou permettre ou empêcher ce joli commerce où se vendent, se revendent, se cèdent et se rétrocèdent ces jobards de peuples, ni plus ni moins que si c'était un parc de bœufs ou de

moutons... Mais cela ne me regarde point... Je suis peu politique; mais vous qui l'êtes, Monseigneur, je ne comprends pas votre hésitation. Encore une fois, est-ce oui? est-ce non?

— C'est non... dit Madeleine en sortant soudain de la pièce voisine, d'où elle avait entendu la conversation précédente, malgré les précautions du prince.

XVIII

L'archiduc, à l'apparition inattendue de la marquise de Miranda, partagea la surprise de M. Pascal; celui-ci jeta d'abord des regards ébahis sur Madeleine, la croyant commensale du palais, car elle avait ôté son chapeau, et sa beauté singulière rayonnait dans toute sa splendeur. L'ombre jusqu'alors portée par la passe de son chapeau, qui cachait en partie le front et les joues, avait disparu, et la vive lumière du grand jour, faisant valoir encore la transparente pureté du teint pâle et brun de Madeleine, dorait les boucles légères de sa magnifique chevelure blonde, et donnait à l'azur de ses grands yeux aux longs sourcils noirs cette étincelante limpidité que donne au bleu d'une mer tranquille le rayon de soleil qui la pénètre.

Madeleine, la joue légèrement colorée par l'indignation que lui causait l'odieuse projet de M. Pascal, le regard animé, les narines frémissantes, la tête fièrement redressée sur son cou élégant et souple, Madeleine s'avança donc au milieu du salon, et répéta en s'adressant au financier :

— Non... le prince n'acceptera pas la condition que vous avez l'audace de lui imposer, Monsieur.

— Madame... balbutia M. Pascal en sentant son effronterie

habituelle l'abandonner, et se reculant à la fois troublé, intimidé, charmé, Madame... je ne sais... qui vous êtes... je ne sais de quel droit vous...

— Allons, Monseigneur, reprit la marquise en s'adressant à l'archiduc, reprenez donc votre dignité... non de prince, mais d'homme ; accueillez donc avec le mépris qu'elle mérite l'humiliante condition que l'on vous impose... A quel prix, grand Dieu ! achèteriez-vous un accroissement de pouvoir ? Comment ! vous auriez le courage de ramasser votre couronne souveraine aux pieds de cet homme ? Mais elle souillerait votre front ! mais un homme de cœur, dans la plus humble des conditions, n'aurait pas toléré la millième partie des outrages que vous venez de dévorer... Monseigneur ! Et vous êtes prince ? et vous êtes fier ? et vous êtes de ceux qui se croient d'une race supérieure au vulgaire ? Ainsi, pour vos plats courtisans, pour vos bas adulateurs, pour vos peuples intimidés, vous n'aurez que hauteur, et devant un... monsieur Pascal vous abaisserez votre orgueil souverain ?... Voilà donc la puissance de l'argent ! ajouta Madeleine avec une exaltation croissante en coupant la parole au financier d'un geste de dédain écrasant ; voilà donc devant qui l'on s'incline ! Merci-Dieu !!! voilà donc aujourd'hui les rois des rois !... Songez-y donc, prince, ce qui fait l'empire et l'impudence de cet homme, c'est votre ambition... Allons, Monseigneur, au lieu d'acheter par un honteux abaissement le hochet fragile d'un rang souverain... renoncez à cette pauvre vanité... reprenez vos droits d'homme de cœur, et vous pourrez ignominieusement chasser cet homme, qui vous traite plus insolemment que vous n'avez jamais traité le dernier de vos pauvres vassaux.

M. Pascal, depuis son avènement à la fortune, s'était habitué à une domination despotique et aux déférences craintives de ceux dont il tenait le sort entre ses mains ; que l'on juge de son saisissement, de sa rage, en s'entendant ainsi apostropher par Madeleine... la femme, sinon la plus belle, du moins la plus attrayante qu'il eût jamais rencontrée... Que l'on songe à son exaspération en pensant qu'il lui faudrait sans doute renoncer à l'espoir d'épouser Antonine, et perdre le bénéfice de l'emprunt *ducal*, excellente affaire selon lui ; aussi s'écria-t-il d'un air menaçant :

— Madame... prenez garde... ce pouvoir de l'argent que

vous traitez si indignement, peut mettre bien des ressources au service de sa vengeance... prenez garde !

— Merci-Dieu !!! la menace est bonne, et elle m'épouvante beaucoup ! reprit Madeleine avec un éclat de rire sardonique, et en arrêtant d'un geste le prince qui fit vivement un pas vers M. Pascal. Votre pouvoir est grand, dites-vous, monsieur du coffre-fort ! c'est vrai, c'est un pouvoir immense que celui de l'argent... j'ai vu, à Francfort, un bon petit vieil homme qui a dit, en 1830, à deux ou trois grands rois furibonds : « Vous voulez faire la guerre à la France, *cela ne me convient pas* ; or, ni moi ni ma famille ne vous donnerons d'argent pour payer vos troupes. » Et il n'y a pas eu de guerre... Ce bon vieil homme, cent fois plus riche que vous, monsieur Pascal, habite l'humble maison de son père, et vit de peu, tandis que son nom bienfaisant est inscrit sur vingt splendides monuments d'utilité publique. On l'appelle le *roi des peuples*, et son nom est autant de fois béni que le vôtre est honni ou sifflé, monsieur Pascal ! Car votre réputation de *loyal et honnête* homme est aussi bien établie à l'étranger qu'en France. Certainement, oh ! vous êtes connu... monsieur Pascal... trop connu, car vous n'imaginez pas comme on apprécie votre délicatesse, votre scrupuleuse probité !... Ce qui est surtout l'objet de la considération universelle, c'est la manière honorable dont vous avez gagné, augmenté votre immense fortune... Tout cela vous a fait une réputation très-retentissante, monsieur Pascal, et je suis heureuse de pouvoir vous l'affirmer dans cette circonstance.

— Madame, reprit M. Pascal avec un calme glacial plus effrayant que la colère, vous savez bien des choses, mais vous ignorez quel est l'homme que vous irritez. Vous ignorez ce qu'il peut... cet homme du coffre-fort, comme vous dites.

Le prince fit un nouveau geste de menace que Madeleine contint encore ; puis elle reprit en haussant les épaules :

— Ce que je sais, monsieur Pascal, c'est que, malgré votre audace, votre impudence, votre coffre-fort, vous n'épouserez pas mademoiselle Antonine Hubert, qui demain sera fiancée à Frantz de Neuberg, ainsi que Monseigneur va vous en donner l'assurance.

Et la marquise, sans attendre la réponse de M. Pascal, lui fit un demi-salut ironique et rentra dans la pièce voisine.

Entraîné par la généreuse indignation des paroles de Madeleine, de plus en plus subjugué par sa beauté qui venait de lui apparaître sous un jour tout nouveau, l'archiduc sentant se raviver dans son cœur toutes les rancunes, toutes les colères amassées par les insolences de Pascal, éprouvait la joie de l'esclave libre enfin d'un joug détesté. A la voix chaleureuse de la jeune femme, la mauvaise âme de ce prince, durcie par l'orgueil de race, glacée par l'atmosphère de morne adulation où il avait jusqu'alors vécu, eut du moins quelques nobles palpitations; et la rougeur de la honte couvrit enfin le front de ce hautain personnage, en mesurant à quel degré d'abaissement il était descendu devant M. Pascal.

Celui-ci, n'étant plus intimidé, troublé, par la présence de la marquise, sentit renaître son audace, et, s'adressant brusquement au prince, il lui dit avec son habitude d'ironie brutale, à laquelle se mêlait la haineuse jalousie de voir à l'archiduc une si belle maîtresse (du moins telle était la croyance de M. Pascal) :

— Morbleu ! je ne m'étonne plus, Monseigneur, d'avoir si longtemps fait le pied de grue dans votre antichambre. Vous étiez, je le vois, en bonne et belle compagnie... Je suis un fin connaisseur, et vous fais mon compliment; mais des hommes comme nous ne se laissent pas mener par un cotillon; or, je crois que vous connaissez trop vos intérêts pour renoncer à notre emprunt et prendre au sérieux les paroles que vous venez d'entendre, et que je n'oublierai pas... moi... car, j'en suis fâché pour vous, Monseigneur, ajouta M. Pascal dont la rage redoublait l'effronterie, mais, malgré ses beaux yeux, il faudra que je me venge des outrages de cette trop adorable personne...

— Monsieur Pascal, dit le prince triomphant de pouvoir enfin se venger, monsieur Pascal ! et du geste il lui montra la porte, sortez d'ici... et n'y remettez jamais les pieds...

— Monseigneur... ces paroles...

— Monsieur Pascal, reprit le prince d'une voix plus élevée en allongeant la main vers le cordon d'une sonnette, sortez d'ici... à l'instant, ou je vous fais jeter dehors...

Il y a ordinairement tant de lâcheté dans l'insolence, tant de bassesse dans la cupidité, que M. Pascal, atterré de voir ses espérances lui échapper, et de perdre aussi les bénéfices de

l'emprunt, se repentant, mais trop tard, de sa grossièreté, devint aussi abject qu'il avait jusqu'alors été arrogant, et dit au prince d'une voix piteuse :

— Monseigneur... je plaisantais; je croyais que Votre Altesse, en daignant me laisser mon franc-parler, s'amusa de mes boutades. Voilà pourquoi je me permettais tant de choses incongrues... Votre Altesse peut-elle penser que j'ose conserver le moindre ressentiment des plaisanteries que cette charmante dame m'a adressées?... Je suis trop galant, trop *chevalier français* pour cela; je demanderai même à Votre Altesse, dans le cas où, comme je l'espère, notre emprunt aurait toujours lieu, d'offrir à cette respectable dame ce que nous autres hommes du *coffre-fort*, comme elle le disait si gaiement tout à l'heure, nous appelons des épingles, pour sa toilette... quelques rouleaux de mille louis; les dames ont toujours de petites emplettes à faire... et...

— Monsieur Pascal, dit le prince, qui jouissait de cette humiliation qu'il n'avait pas eu le courage d'infliger à M. Pascal, vous êtes un misérable drôle... sortez...

— Ah ça ! Monseigneur, est-ce sérieusement que vous me traitez ainsi ? s'écria M. Pascal.

Le prince, sans répondre, sonna vivement; un aide de camp entra.

— Vous voyez bien Monsieur, dit l'archiduc à l'officier en indiquant du geste M. Pascal. Regardez-le !

— Oui, Monseigneur.

— Savez-vous son nom ?

— Oui, Monseigneur : c'est monsieur Pascal.

— Vous le reconnaissez bien ?

— Parfaitement, Monseigneur.

— Eh bien ! conduisez cet homme jusqu'à la porte du vestibule, et s'il avait jamais l'impudence de se présenter ici, chassez-le honteusement.

— Nous n'y manquerons pas, Monseigneur, répondit l'aide de camp, qui, ainsi que ses camarades, avait eu sa part des insolences de M. Pascal.

Notre homme, voyant la ruine de ses espérances, et n'ayant plus rien à ménager, retrouva son audace, redressa la tête et dit au prince, qui, suffisamment vengé, avait hâte d'aller rejoindre Madeleine dans la chambre voisine :

— Tenez, monsieur l'archiduc, notre courage et notre bassesse à tous les deux sont de la *même farine* : l'autre jour j'étais fort de votre lâcheté, comme tout à l'heure vous avez été fort de la mienne... La seule personne vaillante ici, c'est cette damnée femme... aux sourcils noirs et aux cheveux blonds... mais je me vengerai d'elle et de vous!

Le prince, irrité de se voir ainsi traité devant un de ses balternes, devint pourpre et frappa du pied avec fureur.

— Sortirez-vous, Monsieur! s'écria l'officier en mettant la main à la garde de son épée, et menaçant M. Pascal; hors d'ici, ou sinon...

— Tout beau... monsieur le batailleur, répondit froidement M. Pascal en se retirant, tout beau! on ne sabre personne ici, voyez-vous!... et nous sommes en France, voyez-vous!... et nous avons, voyez-vous! de bons petits commissaires de police pour recevoir la plainte des honnêtes citoyens que l'on violente...

M. Pascal sortit du palais le cœur noyé de fiel, rongé de haine, crevant de rage; il songeait à sa cupidité déçue, à son amour déçu, et il ne pouvait chasser de sa pensée l'ardente et pâle figure de Madeleine, qui, loin de lui faire oublier la candeur virginale de la beauté d'Antonine, semblait la rendre plus présente encore à son souvenir, car ces deux types, à la fois si parfaits et si dissemblables, se faisaient valoir par leur contraste même.

— L'homme est un animal bizarre... Je me sens des instincts de tigre, se disait M. Pascal en suivant à pas lents la rue du Faubourg-Saint-Honoré les deux mains plongées dans les goussets de son pantalon. Non, ajouta-t-il en marchant la tête baissée et les yeux machinalement fixés sur le pavé, non... il ne faut pas dire cela... de peur de rendre moins cruelle, moins amère à ceux qui la ressentent, l'envie qu'ils nous portent, à nous autres millionnaires... car heureusement nos envieux souffrent comme des damnés de toutes les joies qu'ils nous supposent... Mais enfin, c'est un fait : me voici, moi, à cette heure... ayant dans ma caisse de quoi me rassasier de toutes les jouissances, permises et défendues, qu'il soit donné à l'homme de rêver... je suis jeune encore, je ne suis pas sot, je suis plein de vigueur et de santé, libre comme l'oiseau... la terre est à moi... je puis me rassasier de

ce qu'elle offre de plus exquis dans tous les pays, je puis mener une vie de sybarite à Paris, à Londres, à Vienne, à Naples ou à Constantinople; j'ai pu être prince, duc ou marquis, et chamarré de cordons; je puis avoir ce soir à mon coucher les actrices les plus belles et les plus enviées de Paris, je puis avoir chaque jour un festin de Lucullus... me faire traîner par les plus beaux chevaux de Paris; je peux encore, dans un mois, en prenant un hôtel splendide, comme tant d'autres fripons ou imbéciles, réunir chez moi l'élite de Paris, de l'Europe : ce *quasi-roi* que j'ai failli sacrer avec la sainte ampoule de la Banque de France, cet *archiduc* que je quitte m'a léché les pieds... Eh bien! ma parole d'honneur! ajouta mentalement M. Pascal en grinçant des dents, je gage que personne au monde ne souffre autant que moi en ce moment. J'étais dans le paradis lorsque, homme de peine, je décrotais les souliers de mon vieux coquin d'usurier de province. Heureusement que, pour ne pas mâcher à vide... je peux toujours, en attendant de meilleurs morceaux, *manger un peu* de Dutertre... Courons chez mon huissier.

L'archiduc, après le départ du financier, se hâta, nous l'avons dit, d'aller retrouver la marquise de Miranda; mais, à son grand étonnement, il ne la retrouva pas dans la pièce où elle était entrée.

Cette pièce n'ayant d'autre issue que dans le salon de service, le prince demanda aux aides de camp s'ils avaient vu passer la personne à qui il avait donné audience. Il lui fut répondu que cette dame était sortie du salon, et avait quitté le palais peu de temps avant le départ de M. Pascal.

Madeleine, en effet, s'était éloignée, quoiqu'elle eût d'abord résolu d'attendre le prince jusqu'à la fin de son entretien avec M. Pascal.

Voici pourquoi la marquise avait pris le parti contraire :

Elle rentrait dans le salon, après avoir traité M. Pascal comme il méritait de l'être, lorsque, jetant par hasard les yeux dans le jardin, elle aperçut Frantz, qui avait sollicité la grâce de faire avant son départ quelques tours de parc, accompagné du major Butler. A la vue de Frantz, Madeleine resta pétrifiée.

Elle reconnut son *blond archange*, l'objet de cette idéale et unique passion dont elle avait fait l'aveu à Sophie Dutertre.